



HAL
open science

Trois traducteurs de Galien au XVIe siècle: Niccolò Leoniceno, Guillaume Cop, Leonhart Fuchs

Dina Bacalexi, Niccolò Leoniceno, Guillaume Cop, Leonhart Fuchs

► **To cite this version:**

Dina Bacalexi, Niccolò Leoniceno, Guillaume Cop, Leonhart Fuchs. Trois traducteurs de Galien au XVIe siècle: Niccolò Leoniceno, Guillaume Cop, Leonhart Fuchs. Éditer les médecins grecs à la Renaissance, Bibliothèque interuniversitaire de médecine; CNRS, Sep 2003, Paris, France. pp.247-269. <halshs-01639641>

HAL Id: halshs-01639641

<https://shs.hal.science/halshs-01639641v1>

Submitted on 23 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Trois traducteurs de Galien au 16^e siècle :
Niccolò Leonicensis, Guillaume Cop, Leonhart Fuchs¹**

Dina BACALEXI

Parler des trois traducteurs humanistes de Galien, c'est aborder le sujet de la traduction (trahison ou transmission du texte) du grec en latin pendant la Renaissance, période où le grec constitue l'aboutissement de toute formation intellectuelle : la tâche semble donc superflue, car l'usage du latin pourrait être considéré comme une survivance des différentes « translations » du Moyen-Âge ; (pour les traités *De morborum differentiis*, *De morborum causis*, dont il s'agira ici, il en existe plusieurs, compte tenu de leur place importante dans les *curricula* universitaires, par exemple à Montpellier, où Arnaud de Villeneuve les a inclus dans son projet de renouveau des études médicales à la fin du 13^e s). Mais la démarche des traducteurs humanistes, telle qu'elle ressort de leurs explications dans les épîtres ou préfaces qu'il ont rédigées, vise un double but, tout à fait conforme à l'esprit de l'époque : d'abord, rétablir la vérité d'un texte que le Moyen-Âge, sans faire appel au grec, a altéré et alourdi de scories scolastiques et d'inexactitudes ; ensuite, contribuer à la diffusion de cette « vérité » culturelle et scientifique parmi tous ceux qui, pour diverses raisons, ne connaissent pas (ou pas encore) le grec et qui doivent recevoir une formation médicale de qualité. Dans cette optique, la traduction n'est qu'un premier pas vers la lecture de l'original grec, qui seul permettra de juger de la pertinence de l'entreprise des humanistes.

Conscients de la difficulté, mais aussi de la très grande utilité de leur tâche, les traducteurs, parfaitement bilingues grec-latin, sont également exigeants avec leur texte et profondément attachés à la pratique et à l'enseignement de l'art médical, chacun à sa façon. Vivant dans un univers européen ouvert et cosmopolite, en contact surtout avec les érudits grecs qui y affluent après la chute de Constantinople en 1453 et qui ouvrent de nouvelles perspectives pour les études grecques, les traducteurs sont également les représentants du courant de pensée humaniste dans lequel chacun d'eux évolue. Marqués par leur formation, par leurs choix personnels de carrière plus ou moins liée aux princes ou mécènes puissants ou aux milieux universitaires, par l'environnement culturel au sein duquel ils ont vécu et aussi par leurs fréquentations au sein des milieux humanistes, les trois traducteurs nous livrent trois versions souvent différentes du même texte grec, versions que d'autres humanistes, éditeurs et imprimeurs, améliorent au fil des rééditions qui ont lieu à Paris, Bâle, Lyon ou Venise.

La première étape de cette présentation vise à mieux faire connaître chaque personnage, à travers un portrait. Leurs particularités ensuite, surtout celles qui concernent Cop et Fuchs que nous allons comparer, seront utiles pour faire ressortir les différences de style de chaque traduction, différences qui permettent de replacer chaque traducteur dans son contexte culturel. Au-delà des éventuelles sources manuscrites différentes de chacun, la comparaison des traductions aboutira à une réflexion sur l'emploi de la langue de traduction, le latin humaniste, en rapport plus ou moins étroit avec l'original grec, et aussi sur son rôle en tant que précurseur de l'utilisation des langues vernaculaires dans les domaines littéraire et scientifique. Cette réflexion sera menée à travers le regard du traducteur moderne que nous nous efforçons d'être, de celui qui traduit du grec en français et qui peut tirer profit de ces

¹ Je tiens d'abord à remercier les organisateurs du colloque *Éditer les médecins grecs à la Renaissance*, et plus particulièrement Véronique BOUDON, pour avoir accepté ma contribution. Ensuite, mes remerciements vont à Pierre-Paul CORSETTI, directeur de l'*Année Philologique*, pour sa relecture très attentive de mon texte et ses suggestions, ainsi qu'à Marie-Odile GOULET-CAZÉ, directrice de l'UPR 76 du CNRS, pour son écoute attentive et son soutien.

traductions latines, qui donnent des pistes intéressantes, en se rapprochant ou en s'écartant du français, selon leurs choix stylistiques.

I. Les portraits

1. Niccolò Leoniceno²

Né en 1428 à Lonigo (Vicenza) et mort en 1524 à Ferrare, où il a passé la plus grande partie de sa vie, Niccolò Leoniceno est le premier des trois à traduire les traités sur les Maladies, dont la première édition paraît en 1514, à Paris, chez Henri Estienne³. Docteur en médecine en 1453, il reçoit une formation humaniste complète et apprend le grec et le latin parfaitement et précocément, ce qui suscite l'admiration de ses maîtres. À son époque, l'arrivée des Grecs en Italie donne un nouvel élan aux études surtout de la philosophie, que Leoniceno a enseignée, comme les mathématiques et la médecine. La langue grecque, comme le latin, connaît aussi un essor considérable, grâce aux princes humanistes qui fournissent les moyens matériels nécessaires à la circulation des livres. Cela a aussi favorisé le développement des langues « vulgaires » et leur utilisation pour des écrits scientifiques : Leoniceno a été un des premiers à traduire en italien à partir du grec (Procopé, Dion Cassius, Lucien). Il est vrai que son activité de traducteur du grec en latin s'est d'abord dirigée vers ses protecteurs, le duc de Ferrare et son entourage ; c'est pourquoi il s'occupe de la diffusion d'œuvres à caractère historique et militaire. Mais ses intérêts personnels sont manifestes : dès 1509, il s'attaque au texte de Galien dans le but d'offrir une traduction la plus proche possible de l'original, et la plus correcte aussi. Il faut dire que Leoniceno est celui des trois traducteurs dont la méthode, qu'il expose dans la *Praefatio communis in libros Galeni a se translatos*, parue en 1509, et qu'il a voulu diffuser largement, est ouvertement philologique. Appliquée aux textes médicaux qu'il traduit, cette méthode vise le renouveau d'un texte grec « qui a besoin de corrections », mais non de n'importe quelles corrections, comme cela a souvent été le cas à son époque. Leoniceno est très attentif aux leçons des manuscrits et ne veut pas corriger selon son goût ou son caprice personnels : son objectif est le rétablissement de l'exactitude du texte. En esprit rationnel et moderne, il vise la formation des médecins, mais aussi de tout homme cultivé, à travers une recherche perpétuelle d'un savoir ouvert et non scolastique. Il ne se contente donc pas d'un simple « retour aux sources » ou d'une transposition du grec au latin qui viserait les simples milieux médicaux-universitaires.

À part cet intérêt prononcé pour la méthode philologique appliquée à la traduction, qu'il est le seul des trois à promouvoir avec une telle persévérance, Leoniceno a la particularité d'être très attaché au catholicisme, ce qui étonne un peu dans une Europe où souffle plutôt un vent contestataire au sujet de la religion catholique⁴. Cependant, sa foi

² Biographie et œuvre de N. Leoniceno : D. Vitaliani, *Della vita et delle opere di Niccolò Leoniceno Vicentino*, Verona, tip. Sordomuti, 1892 ; D. Mugnai Carrara, « Profilo di Niccolò Leoniceno », *Interpres*, 2, 1979, p. 168-212 ; P. G. Bietenholz et Th. B. Deutscher (éd.), *Contemporaries of Erasmus. A biographical register of the Renaissance and Reformation*, Toronto-Buffalo-London, University of Toronto press, 1985-1987, vol. 2, p. 323

³ Voir la liste des éditions, dans la deuxième partie.

⁴ N. Leoniceno critique avec véhémence les traducteurs arabes qui l'ont précédé, notamment « Hali » (Ali ibn Ridwan, médecin égyptien du 11^e s., à qui l'on doit un commentaire de l'*Art médical* de Galien), pour leur langage « barbare », leur ignorance du grec et leur absence de logique. Ses critiques rejoignent celles de Leonhart Fuchs, lui aussi attaché à la religion chrétienne, mais du côté de la Réforme. L'absence de critiques particulières contre les Arabes

contribue aussi à compléter son portrait d'humaniste, car il s'intéresse de près au renouveau du texte des Évangiles initié par Érasme.

2. Guillaume Cop⁵

Né vers 1450 à Bâle et mort en 1532 à Paris, Guillaume Cop est intimement lié à l'humanisme français, au sein duquel il a développé ses activités tant médicales que littéraires. Il fait ses études de médecine à Paris et obtient son doctorat en 1496. Il enseigne les rudiments de la médecine aux « barbiers » en français, ce qui lui vaut la colère des scolastiques : il est donc obligé d'arrêter. Mais cette activité le place déjà dans un contexte qu'on pourrait qualifier de « militant des idées modernes » pour la médecine et la langue. Le fait de s'adapter à un public qui a besoin de « vulgarisation » constitue aussi une de ses motivations de traducteur. Aussi, ayant enseigné la médecine, il s'intéresse, comme Leoniceno l'a fait avant lui, à la diffusion d'une science qui a bien besoin de principes adaptées au monde moderne.

Cop a surtout été le médecin de deux monarques humanistes, Louis XII d'abord, et ensuite François 1^{er}, ce qui donne les principales orientations de sa vie et de ses traductions. Ses maîtres furent Johannes Reuchlin, qu'il défendra par la suite contre les attaques des théologiens parisiens, et Janus Laskaris, érudit Constantinopolitain émigré en Italie peu après 1453 et maître aussi de Guillaume Budé. On retrouve donc dans l'entourage de Cop le contact avec la Grèce qui a aussi marqué Leoniceno, mais surtout cette sorte de « militantisme » dont il est le seul des trois à faire preuve ouvertement.

Cop a été le condisciple et ami de Guillaume Budé, mais aussi de Lefèvre d'Étaples, autre figure importante de l'humanisme français (le premier à traduire la Bible en français et à s'attirer les foudres des théologiens scolastiques). Il connaît et fréquente Érasme à Paris⁶, il lui prodigue aussi des soins médicaux efficaces, ce qui lui vaut l'éloge vibrant de l'humaniste hollandais : « *medicum ... non modo peritissimum, verumetiam amicum fidum et Musarum ...cultorem* ». C'est par l'intermédiaire de Cop que François 1^{er} fait appel à Érasme en 1517, afin de l'attirer à Paris, où le projet du futur Collège de France commence à prendre forme. Mais Cop ne réussit pas : Érasme ne viendra pas. Le fait de se voir associé à ce projet-phare de l'humanisme français, la fréquentation de Budé et en général l'intégration au courant « français » de l'humanisme marquent l'activité de Cop en tant que traducteur. Sa motivation première est, bien sûr, le renouveau de la médecine et ses intérêts vont surtout aux traités présentant une utilité pratique, comme c'est le cas des traités nosologiques (n'oublions pas qu'il a aussi traduit le *De locis affectis* de Galien). Les traités *De morbis et symptomatibus* paraissent pour la première fois en 1523, à Paris, chez Josse Bade⁷. D'ailleurs, il n'a traduit

chez Guillaume Cop, pour qui l'élément religieux est moins marquant, montre que l'opposition de ces deux humanistes aux Arabes peut avoir aussi des motifs religieux.

⁵ Biographie et œuvre de G. Cop : E. Wickersheimer, *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen-Âge*, Paris, E. Droz, 1936, p. 235-238 ; P. G. Bietenholz et Th. B. Deutscher (éd.), *Contemporaries of Erasmus...*, vol. 1, p. 336-337 ; F. E. Cranz et P. O. Kristeller (éd.), *Catalogus translationum et commentariorum : Medieval and Renaissance Latin translations and commentaries*, Washington, Catholic University of America Press, 1960-1992, vol. 4, p. 155.

⁶ Sur le rapport entre Cop et Érasme, voir notamment J-C Margolin, « Le “Chant alpestre” d'Érasme », *Bibliothèque de l'humanisme et de la Renaissance*, 27, 1965, p. 37-79.

⁷ Voir la liste des éditions, dans la deuxième partie. Les premières parutions des traductions de Cop se font à Paris, les éditions de Bâle, étant des reproductions des éditions parisiennes. Cf. P. G. Bietenholz, *Basle and France in the sixteenth century*, Genève, Droz, 1971. Cette particularité intéressante démontre les liens très forts de Cop avec l'humanisme français.

que des médecins, Galien, Hippocrate et Paul d'Égine, contrairement aux deux autres traducteurs. Mais au-delà de la simple transposition des textes dans un bon latin humaniste, son style, différent des deux autres, surtout de celui de Fuchs, conduit à réfléchir sur la transition du latin, dont Budé prône la régénération après les vicissitudes du Moyen-Âge, au français, langue de l'éloquence et de la littérature, mais aussi langue scientifique⁸. Pour ce faire, comme pour tout humaniste, la voie royale est le grec : le traducteur se doit donc d'avoir une fidélité sans faille à l'original, sans être un philologue qui le « reconstitue », comme c'est le cas de Leonicensio.

3. Leonhart Fuchs⁹

Né à Wemdingen, en Bavière, en 1501, mort en 1566 à Tübingen, où il a enseigné pendant 31 ans, Leonhart Fuchs a, comme ses prédécesseurs, fait des études de médecine et obtenu son doctorat en 1524. Ses études universitaires commencent dès l'âge de 12 ans à Erfurt, où il fonde par la suite sa propre école. Comme Cop, il a été l'élève de Johannes Reuchlin ; il apprend le grec et l'hébreu, et se rallie assez tôt aux idées luthériennes, autre point commun avec Cop. C'est d'ailleurs à cause de ces idées qu'il est obligé de s'éloigner d'Ingolstadt, bastion du catholicisme, où il enseigne la médecine de 1526 à 1528, pour se rendre à Munich. Dès 1535, il s'installe à Tübingen, où il enseigne la médecine pendant le reste de sa vie. Il décline, d'ailleurs, deux propositions venant de l'étranger, l'une de Côme de Médicis pour l'université de Pise, et l'autre du roi du Danemark, pour devenir son médecin personnel. Son attachement à l'enseignement universitaire est aussi une des caractéristiques dominantes de l'humanisme allemand, qui se développe surtout autour des universités.

Fuchs est beaucoup moins « militant » que Cop, bien qu'il partage la même sympathie pour la Réforme. Cet attachement au luthéranisme détermine sûrement son opposition farouche aux médecins et philosophes arabes, contre lesquels il ne manque pas une occasion d'exprimer ses sentiments : manque de méthode, verbiage, éloignement de la vérité scientifique sont quelques-uns des reproches qu'il formule contre Avicenne dans l'épître dédicatoire qui précède l'édition de ses traductions de Galien en 1550. La dominante de Fuchs est plutôt naturaliste que médicale et ses talents de polémiste s'exercent contre ses collègues humanistes, par exemple contre Cornarius (*Cornarius furens*, 1538). Son intérêt principal est la botanique (considéré comme le père de la botanique moderne, il est célèbre pour son herbier, réimprimé même de nos jours, avec ses minutieuses gravures, et pour son *Historia stirpium*, 1542), et, dans le domaine de la médecine, l'anatomie. Ami de Vésale, il fait connaître son anatomie aux médecins allemands en publiant en 1551 une *Epitome de humani corporis fabrica ex Galeni et Andreae Vesalii libris*. Pour ses traductions de Galien, il privilégie les traités de diagnostic et de thérapeutique, comme le *De methodo medendi*, mais aussi la pharmacologie, ce qui est logique, compte tenu de son profil de botaniste.

Luthérien convaincu, Fuchs a sûrement été influencé par les idées de Luther dans son activité de traducteur, ce qui a déterminé son style, sa façon de transposer du grec au latin.

⁸ Sur le renouveau de la langue latine et les idées de Guillaume Budé à ce sujet, voir notamment : J-F Maillard, J. Keckskeméri, C. Magnien, M. Portalier (éd.), *La France des humanistes. Hellénistes I*, Turnhout, Brepols, 1999 ; G. Gadoffre, *La révolution culturelle dans la France des humanistes. Guillaume Budé et François 1^{er}*, Genève, Droz, 1997

⁹ Biographie et œuvre de L. Fuchs : F. E. Cranz et P. O. Kristeller (éd.), *Catalogus...*, vol. 4, p. 78-80 ; *Neue deutsche Biographie*, hrsg. von der historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Berlin, Duncker & Humblot 1953-2001, vol. 5, p. 681-682 ; F. Hofer (éd.), *Nouvelle biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Firmin-Didot, 1858, vol. 19-20.

Vivant à une époque moins optimiste en ce qui concerne le renouveau des langues anciennes, préoccupé surtout par l'utilité des traités qu'il traduit dans un contexte universitaire, fréquentant des humanistes protestants comme Camerarius, Fuchs a des préoccupations et des motivations beaucoup moins liées à la langue, comme Cop, ou à la philologie, comme Leonicens. L'humanisme allemand auquel participe Fuchs se développe à travers et au sein des institutions, comme les universités et a des préférences pour la théologie, au service de laquelle Luther considère qu'il faut mettre les langues anciennes¹⁰. Encore une opposition déterminante avec les humanistes français, où le projet universitaire s'articule autour de la volonté d'émancipation par rapport aux « institutions », qui a animé les fondateurs du Collège de France.

II. Trois traductions des traités de Galien sur les différences et les causes des maladies

1. Niccolò Leonicens

Leonicens est le premier des trois humanistes à avoir traduit les traités de Galien sur les Maladies et les Symptômes. Les éditions commencent à 1514, et s'échelonnent jusqu'en 1576, selon la liste ci-dessous, qui concerne les volumes de la BNF¹¹ :

Année de parution	Contenu	Imprimeur, éditeur, lieu de publication	format
1514 (1 ^e édition)	<i>De differentiis morborum, De causis morborum</i> (in œuvres choisies)	Henri Estienne, Paris	4°
1528	<i>De differentiis morborum liber I, De causis morborum liber I</i> (in œuvres choisies)	Simon de Colines, Paris	4°
1542	<i>De differentiis morborum, De causis morborum</i> (in œuvres choisies)	Hieronymus Gemusaeus, Bâle	Fol.
1549	<i>Claudii Galeni opera omnia</i>	Janus Cornarius, Froben, Bâle	Fol.
1550	<i>Galeni opera omnia</i>	Agostino Gadaldini, Giunta, Venise [Giunta 2]	Fol.
1562	<i>Galeni opera omnia</i>	Jean-Baptiste Rasarius, Vincente Valgrisi, Venise	Fol.
1565	<i>Galeni opera omnia</i>	Agostino Gadaldini, Giunta, Venise [Giunta 4]	Fol.
1576-1577	<i>Galeni opera omnia</i>	Girolamo Mercuriale, Giunta, Venise [Giunta 5]	Fol.

¹⁰ Pour les idées, les préoccupations et les particularités de l'humanisme allemand, ainsi que pour son lien privilégié avec les universités et avec la « culture nationale » allemande, voir R. Porter et M. Teich (éd.), *The Renaissance in national context*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1992, p. 92-122.

¹¹Liste établie d'après R. Durling, « A chronological census of Renaissance editions and translations of Galen », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 24, 1961, p. 230-305, confirmée par collation personnelle de ces éditions.

La qualité de la traduction, grâce aux soins des éditeurs, et celle de l'aspect matériel du livre, grâce aux imprimeurs, s'améliorent au fil des rééditions, qui commencent à avoir la division des traités en chapitres, selon la méthode moderne, à partir de 1540. Mais ce qui est le plus important pour nous aujourd'hui, c'est le travail de Leoniceno lui-même, véritable travail d'éditeur, au-delà de la simple traduction. Pour lui, comme on peut le constater par la lecture de la *Praefatio communis* de 1509, la traduction et la « restitution » du texte vont de pair, visant à rétablir la vérité de l'auteur, malmené par les traducteurs et commentateurs précédents. Les exemples illustrant cette méthode sont longuement argumentés, aussi bien du côté « paléographique », comme on dirait aujourd'hui, avec recours aux mots grecs et explication des confusions menant aux erreurs, que du côté logique et physiologique, d'après les idées de Galien, exprimées dans l'ensemble de son œuvre, au-delà du traité particulier traduit¹². Sa volonté d'indépendance par rapport aux traducteurs précédents est clairement affichée aussi, ainsi que son respect pour le lecteur, seul juge, en fin de compte, de la pertinence des choix du traducteur.

Pour les traités *sur les Différences et les Causes des maladies*, la comparaison de la version de Leoniceno avec celles des deux autres traducteurs met au jour certaines divergences de vocabulaire, où le choix des mots correspond aux déclarations d'intention du traducteur italien, qui vise, avant tout, l'ἀκριβολογία. Voici quelques exemples :

φύσις	<i>Natura opifex</i> , tandis que les deux autres ont simplement <i>natura</i>
σύπτωμα	<i>Accidens</i> , là où l'hellénisme <i>symptoma</i> est de mise ; cela peut aussi rappeler le titre collectif des ces traités pendant le Moyen-Âge, <i>De morbo et accidenti</i>
γένεσις	<i>Procreatio</i> , au lieu de l'emploi du verbe <i>nascor</i> (Cop) ou du substantif <i>generatio</i> (Fuchs)
ῥιπίζω	<i>Flabello, quod est moveo</i> , quand le simple <i>ventilo</i> est employé par Cop et Fuchs
ξανθή χολή	<i>Russa bilis</i> , changé en <i>flava bilis</i> à partir de 1562 ; Cop et Fuchs ont toujours <i>flava bilis</i>
μέλαινα χολή	<i>Nigra bilis</i> , sans changement au fil des rééditions ; le terme employé par Cop et Fuchs est <i>atra bilis</i> , plus usité

Les erreurs qu'on peut constater dans les deux premières éditions, 1514 et 1528, ont été corrigées par la suite. Une comparaison de quelques passages choisis permettent de constater que cette traduction, avec ses nombreuses rééditions, est un texte vivant, pour le grand bonheur des lecteurs, médecins ou simples lettrés :

Κατασκευὴ παρὰ φύσιν (6, 837-838) ¹³	1514 et 1528 : <i>non naturalis constitutio</i> , ce qui pourrait relancer le débat sur les trois modifications des
---	---

¹² Voir, par exemple, son argumentation sur le remplacement de αἰτία par οὐσία, basée sur la définition de la maladie dans le *De morborum differentiis* (K. 6, 837). Pour prévenir les éventuelles objections, Leoniceno s'appuie sur les deux mots grecs, αἰτία/οὐσία, imprimés en grec dans le texte, dont l'écriture et la prononciation, très proches, peuvent entraîner la confusion. Cette méthode est employée pour les autres exemples cités, qu'il s'agisse de la traduction du *De animalium* d'Aristote par Théodore Gaza, ou du commentaire de l'*Art médical* de Galien par Ali ibn Ridwan (et du *Plus quam commentum* par Torrigiano di Torrigiani, responsable tout autant que les Arabes de la transmission d'un texte corrompu).

¹³ Les références au texte grec de Galien d'après l'édition de Kühn.

	fonctions du corps : naturelles, non-naturelles et contre nature, où l'état « non-naturel », appelé οὐ φύσει est distinct du « contre nature », παρὰ φύσιν.
	<i>Constitutio praeter naturam</i> , par la suite, on évite donc la confusion. Il est à noter que Cop (édition de 1540), donne <i>affectum non naturalem</i> pour διάθεσιν παρὰ φύσιν, mais l'annotateur Louis Duret note dans la marge « παρὰ φύσιν », en évitant ainsi au lecteur la confusion
ἀργία καὶ κίνησις ἄμετρος (7, 11)	1514 et 1528 : <i>ocium et immodica quies</i>
	Par la suite, les antonymes sont rétablis : <i>ocium et immodicus motus</i> , ce qui correspond à la série d'antonymes, causes des « maladies froides ». L'épithète <i>immodica</i> caractérise deux états de « dépassement de la mesure » contraires (deux « excès » qui nuisent autant à la santé). Cette leçon est confirmée par plusieurs mss (Parisinus gr. 2157, 2167, 2169).
Εἰ δὲ καὶ παρέχεις μὲν ἄφθονον αὐτῇ τὴν ὕλην [...] μηδὲ ὡς καίεσθαι πεφυκυῖαν [...] καὶ ταύτην εὐθέως ἐλάττονα ποιήσεις τὴν φλόγα, καθάπερ καὶ εἰ τοῦλαιον ἀναμίξας ὕδατι (7, 12)	<i>Veluti si ligneum aquae commixtum</i> , donné par les deux premières éditions ; mais il s'agit d'une confusion avec le mot ὕλη qui précède
	Les versions suivantes rétablissent le mot <i>oleum</i> , ce qui restitue aussi la logique du texte, qui parle des différentes causes éteignant une flamme pour expliquer les causes des maladies dues à des substances qui ne conviennent pas à l'organisme

À part les différences liées au vocabulaire, on constate d'autres particularités d'expression de Leoniceno. Fuchs, qui mentionne à plusieurs reprises explicitement ses divergences avec la traduction de Cop, qu'il semble avoir consultée dans l'édition commentée par François Valleriole (1540), ne fait pas de référence à Leoniceno. Bien sûr, étant le premier, Leoniceno a influencé les traducteurs qui l'ont suivi à des degrés divers. Mais, d'après les exemples que nous allons citer, après collation comparative des trois versions, il ne me semble pas avoir servi de « modèle » à Cop ou à Fuchs.

ὡς ἂν ἱκανὸν ἔχουσης διάστημα τῆς νοσώδους ἀμετρίας παρὰ τὴν ἀκριβῶς ὑγιεινὴν συμμετρίαν (6, 843)	<i>Utpote insalubri et morbida natura magnum occupante intervallum, cum ab exquisitissimo sanitatis modo et temperie recessit</i> ; le mot ἀμετρία, <i>ametria</i> pour Cop et <i>immoderatio</i> pour Fuchs, est ici remplacé par <i>natura</i> , et maintenu dans toutes les rééditions
	1562 et 1565 : la traduction est maintenue, mais les éditeurs commentent ce passage, en proposant une autre traduction, qui semble, selon eux, meilleure : <i>utpote cum magnum sit intervallum ab immoderatione salubri ad moderationem exquisite salubrem</i> . Il est à noter que le Parisinus gr. 2157 contient la leçon ὑγιεινώδους, qui remplace νοσώδους, barré dans le corps du texte.

Οἷαι καὶ αἰ τυφώδεις καὶ πυρετώδεις ὀνομαζόμεναι (6, 850)	1528 : <i>Quemadmodum eae</i> (=les dispositions acquises dues à un excès de chaleur) <i>quae</i> τυφοειδεῖς καὶ πυραιτώδεις <i>Graece appellantur, id est incendia & ambustiones</i>
	Par la suite, la traduction change : <i>quemadmodum eae quae squameae</i> (écailleux) <i>appellantur</i> , ce qui est conforme aux mss Parisinus gr. 2157 et 2169, qui proposent οἷαι καὶ αἰ φωλίδες (les écailles)
	Cop et Fuchs proposent <i>incendium et ambustionem</i> , mais le passage semble problématique, à en juger par le commentaire de Valleriole, les annotations de Louis Duret, qui barre <i>incendium et ambustionem</i> et note dans la marge : « tales sunt αἰ τυφωειδεῖς καὶ πυραιτώδεις », et le commentaire de Fuchs, qui explique l'étymologie de τυφώδεις, en se référant au personnage mythologique, Typhon ou Typhoeus, et au vent appelé τυφών, avec sa connotation de violence et de chaleur excessive et destructrice. L'adjectif est considéré, selon lui, comme un hapax chez Galien ¹⁴
οὐκ ὀρθῶς ἔχοι (6, 845)	<i>non recte suum impleat officium</i> ; c'est une interprétation, qui n'est pas partagée par les deux autres (<i>non recte se habere</i>). « Ne remplit pas bien son rôle » indique une conception dynamique (la partie du corps est en train d'accomplir sa mission) ; « n'est pas dans un bon état » est plus statique (la partie se trouve dans un certain état)
Καὶ πομάτων θερμῶν, οἷον οἴνου... προσενεχθέντος πλείονος ἀσθενεῖ σώματι... ἐπύρεξαν ἄνθρωποι (7, 6)	<i>Calidae potiones immodicae, veluti vini...cum imbecille corpus offenderit...</i> , <i>causam ut homines febricitarent attulerint</i> ; les autres traducteurs proposent <i>oblata</i> (Fuchs), <i>ingeratur</i> (Cop), mais Leoniceno ajoute une notion d'atteinte portée au corps par ce genre de boisson.
Κόπος δ'ἀνάφει πυρετόν, καὶ βραχύς, καὶ ὀλιγοχρόνιος ἦ, καὶ τῆς τοῦ σώματος ἰσχύος ἀσθενέστερος (7, 8)	Ce passage est omis par les deux autres traducteurs, mais il apparaît dans toutes les éditions de Leoniceno, à partir de 1528. Les éditeurs Rasarius et Gadaldini justifient cela par son existence dans les mss, ce qui est un fait au moins pour les mss Parisinus gr. 2157, 2167 et 2169 ¹⁵ . Cop et Fuchs l'omettent, mais Agostino Ricco, qui a retravaillé la traduction de Cop en 1541, le restitue aussi, avec le même argument.

L'amélioration de la traduction grâce aux soins constants des éditeurs qui ont travaillé sur le texte de Leoniceno est manifeste, si l'on examine les éditions au fil des ans. De plus, celle de 1514 se trouve mutilée (manque de plusieurs pages dans l'exemplaire de la BNF) ; parmi les autres, la plus fonctionnelle est l'édition de Rasarius de 1562, où l'on rencontre des

¹⁴ Peut-être Fuchs veut-il signifier que cet emploi du mot (et non le mot lui-même) est un hapax. En fait, il existe quatre autres occurrences de τυφώδης chez Galien (mis à part celles qui se trouvent dans des citations d'Hippocrate, K. 4, 803 ; 8, 46), mais en tant qu'épithète de la fièvre : K. 7, 309 ; 9, 310 ; 17(1), 889 ; 17(2), 383 et 18(1), 146.

¹⁵ Ces trois mss de la BNF contiennent l'intégralité des traités *Sur les différences et les causes des maladies*. Les Parisinus gr. 2332 et 2283, mss d'extraits, ne contiennent pas ce passage.

arguments concernant le choix des nouvelles traductions, quelques-unes se trouvant déjà dans l'édition de Cornarius de 1549. Cette argumentation, avec quelques enrichissements, est reprise dans l'édition des Giunta de 1565, la plus intéressante des éditions Juntines du point de vue philologique¹⁶. L'évolution du texte de Leonicensis est due à sa plus grande « longévité », au fait qu'il a été le plus choisi pour les éditions latines et, par conséquent, au fait de bénéficier d'un plus grand nombre de lecteurs, médecins ou érudits. Le traducteur moderne constatera donc qu'il existe non seulement plusieurs façons de traduire le grec, mais aussi plusieurs façons de lui rester fidèle et de considérer que la traduction est un texte vivant, comme l'original grec.

Καὶ μὲν δὴ καὶ ὡς ἀμφοῖν τοῖν γενοῖν, τοῦ τε κατ'ἀριθμὸν καὶ τοῦ κατὰ μέγεθος, ἀνωτέρω τάττειν ἑτέραν ἐγχωρεῖ κατηγορίαν τὴν τοῦ ποσοῦ, παντί που δῆλον (6, 867)	1514 : <i>Neque alicui obscurum eandem passionem in superiori utriusque generis praedicamento in quantitate videlicet, quae tam numerum quam magnitudinem continet, posse locari</i> ; l'antécédent de <i>quae</i> n'est pas clair	1528 : <i>Neque alicui obscurum est utranque passionem tum eam quae ad numerum, tum eam quae ad magnitudinem pertinet in superiore genere praedicamenti, in quantitate videlicet posse locari</i> ; l'ordre des mots fait apparaître le schéma binaire et évite la confusion
Τῆς ἀναισθησίας ἐλεεῖσθαι προσῆκεν, ἢ τῆς φιλονεικίας μισεῖσθαι (7, 9-10)	1514 : <i>eorum insaniam odisse oportet, aut captiosos odisse mores.</i>	1528 et versions suivantes: on évite la répétition, en traduisant <i>horum stupiditas miserationem, contentio vero odium meretur</i>
Καταπνίξεις τε αὐτὴν (τὴν ἐν τῇ καρδίᾳ θερμασίαν) καὶ διαφθερεῖς τὸ ζῶον (7, 15)	1514 et 1528 : la distinction entre la chaleur cardiaque et l'organisme vivant n'apparaît pas dans la traduction	1562 : <i>strangulabis ipsam animal enecabis</i> , pour la première fois ici, ensuite aussi en 1565 et 1576. Cop et Fuchs ne sont pas aussi clairs, quand ils proposent : <i>illico praefocabis interimesque animal</i> (même traductions chez les deux).
ἢ τῶν γλίσχρων καὶ παχέων ὑγρῶν καὶ τιῶν π[ό]ρων ἢ θρόμβων ἔμφραξις εἰς αὐτὴν ἄγει τὰς κοιλότητας διάθεσιν (7, 31)	1528 : <i>et lenti quidem ac crassi humores, ut aliqui pori, spacii interioris laxitatem ad similem perducunt affectum</i>	1549 : traduction de ἔμφραξις : <i>sed et lentorum ac crassorum humorum et quorundam toforum aut grumorum obturatio spacii interioris laxitatem ad similem perducunt affectum</i>
Εἰς τὸν ἐρυ[θ]ροειδῆ χιτῶνα κατολισθαίνειν ἦτοι τὸ ἐπίπλου, ἢ καὶ τι τῶν ἐντέρων (7, 36)	1514 et 1528 gardent <i>erythroidem (herythroidem</i> en 1528), ce qui est également maintenu par Rasarius 1562 et Gadaldino 1565	1549 : correction en <i>elytroidem</i> , ἐλυτροειδῆ, leçon des mss Paris. gr. 2157, 2167, 2169. Il s'agit, selon Fuchs, d'une erreur de l'Aldine. L'édition de 1538 à laquelle Fuchs a collaboré et qui suit en grande partie l'Aldine de 1525 a effectivement ἐρυθροειδῆ.

¹⁶ Sur l'importance de cette édition, la dernière du 16^e siècle à avoir pris en compte de nouvelles variantes, après collation de mss, voir S. Fortuna, « Edizioni e traduzioni del *De locis affectis* di Galeno tra Cinquecento e Seicento », *BollClass*, 14, 1993, p. 3-30.

2. Guillaume Cop et Leonhart Fuchs : comparaison

Si Niccolò Leonicensino nous offre, comme on a pu le constater, une traduction bien documentée à l'aide de la philologie qui lui est chère, arrivant à un point de perfection de fond et de forme avec les éditions Juntines, la comparaison de sa version avec les deux autres non seulement ne permet pas de déterminer qu'il leur a servi de modèle, mais aussi ne met pas en évidence des caractéristiques générales, observables dans l'ensemble du texte, qui pourraient le rapprocher ou l'éloigner de l'un des deux autres. Par contre, une comparaison détaillée des traductions de Cop et de Fuchs met en relief leurs différences, nombreuses au niveau du style, révélatrices de deux façons différentes d'appréhender le texte grec, même si l'objectif reste le même : aboutir à un texte latin qui ne soit pas une traduction calquée sur l'original, mais qui ait une existence autonome, tout en restant fidèle au grec. Les divergences que nous allons montrer révèlent cette fois deux choix différents de traduction et deux attitudes différentes envers le langage, que l'on peut comprendre replaçant chaque traducteur dans son propre milieu humaniste. La traduction devient ainsi non seulement une entreprise philologique accompagnée d'un travail d'édition du texte, comme chez Leonicensino, mais aussi une expression la plus complète possible des préceptes de la formation humaniste, avec, au premier plan, un travail sur le langage. Cela est plus évident pour Cop, représentant de l'humanisme français qui a donné aussi ce « manifeste » glorifiant la langue française, la *Défense et illustration de la langue française* de Joachim du Bellay en 1549.

Pour les traités *Sur les différences et les causes des maladies* de Galien, nous avons une seule édition à la BNF (il s'agit d'ailleurs de la première parution de la traduction des traités *Sur les maladies et les symptômes*), et également une édition qui ne comporte pas de texte, mais qui présente les traités sous forme de schémas (première parution en 1523)¹⁷, exercice difficile, mais utile, selon lui, à l'apprentissage de la médecine. Chaque traité est présenté sur un folio dépliant, suivant une méthode qui se veut d'abord binaire, et s'enrichit peu à peu, allant donc du plus simple au plus compliqué, s'efforçant de ne rien oublier, mais d'écarter les éléments superflus ou obscurs. La méthode de cette présentation a été reprise par Jacques Dubois d'Amiens (Sylvius), en 1548. Ci-dessous le tableau des éditions de Cop collationnées à la BNF¹⁸ :

année de parution	Contenu	Imprimeur, éditeur, lieu de publication	format
1523 (1 ^e édition)	<i>De morbis et symptomatis libri sex</i>	Josse Bade, Paris	Fol.
1528	<i>De morbis et symptomatis libri sex</i>	Josse Bade, Paris (copie de la précédente, aucun changement)	4 ^o
1540	<i>Commentarii in sex Galeni libros de morbis et symptomatis</i>	Sébastien Gryphe, François Valleriole (médecin français à Arles et à Turin, 1504-1580), Lyon, 1540	8 ^o

¹⁷ Pour la présentation des traités sous forme de schémas par Fuchs et surtout par Jacques Dubois d'Amiens (Sylvius), voir la contribution d'Antoine Drizenko dans le présent volume.

¹⁸ Liste établie d'après R. Durling, « A chronological census... », confirmée par collation personnelle de toutes ces éditions. Il en est de même pour les éditions de Fuchs.

1541	<i>Galenii opera omnia</i>	« ex officina Farrea », Agostino Ricco, Venise ; la première à contenir des remarques et corrections ¹⁹	8°
1546	<i>De morborum et symptomatum differentiis et causis libri sex</i>	Chrétien Wechel, Jacques Dubois d'Amiens (Sylvius), Paris	Fol.
1548	<i>Methodus sex librorum Galeni in differentiis et causis morborum et symptomatum in tabellas sex conjuncta</i>	Chrétien Wechel, Jacques Dubois d'Amiens (Sylvius), Paris	Fol.
1547	<i>De morborum et symptomatum differentiis et causis libri sex</i>	Frères Bering, Lyon (édition qui suit les remarques de celle de Ricco, 1541 ; sa particularité est son format : on dirait une sorte d'édition de « poche ») ²⁰	16°
1550	<i>De morborum et symptomatum differentiis et causis libri sex</i>	Guillaume Rouillé, Lyon (volume identique en tout point au précédent)	16°

On remarque que la traduction de Cop fait plutôt l'objet d'éditions séparées, dont l'édition commentée de Valleriole, qui ne comporte pas de corrections textuelles, comme les suivantes, à commencer par celles de Ricco, mais des annotations claires et détaillées de Louis Duret, médecin français (1527-1586), professeur au Collège de France de 1568 à 1586 (ex-libris : « *Duretus philiatros Saegusianus* »). Peut-être quelques-unes d'entre elles sont-elles de son fils, Jean Duret, également possesseur de l'exemplaire (et successeur de son père à la chaire de médecine au Collège de France) d'après l'ex-libris « *Duretus Ludovici filius* ». Ces annotations traitent du fond et de la forme du texte, et parfois aussi de la traduction de Cop, mentionnant le texte grec en regard ou énonçant un jugement sur le style « compliqué » du traducteur.

Pour Fuchs, les choses sont beaucoup plus simples :

Année de parution	Contenu	Imprimeur, éditeur, lieu de publication	format
1550 ²¹	<i>Claudii Galeni Pergameni ... aliquot opera</i>	Jacques Dupuis, Fuchs, éditeur et commentateur, Paris	Fol.
1553	<i>Sex Galeni de Morborum ac symptomatum differentiis et causis libri et liber de curandi ratione per sanguinis missionem ...</i>	Jacques Dupuis, Fuchs, Paris (volume contenant les sept tableaux)	Fol.

¹⁹ Sur l'intérêt de cette édition et le travail d'A. Ricco, ainsi que sur les sources manuscrites de la traduction de Cop et des corrections apportées ensuite par les éditeurs à la suite de nouvelles collations de mss, voir S. Fortuna, « Edizioni e traduzioni ... ».

²⁰ Ces éditions en petit format et à prix abordable sont destinées à un usage quotidien. Achetés souvent par des étudiants, ces volumes maniables que l'on peut emporter avec soi, remplacent les in-folio, qui restent des exemplaires de bibliothèque. Voir à ce sujet R. Durling, « A chronological census... », p. 242.

²¹ La date n'est pas mentionnée sur la page de titre, où l'on lit seulement l'indication manuscrite : « *ex dono D. De ferrieres, 1550* ». L'épître dédicatoire est datée du 9 juillet 1549, date donnée comme celle de l'édition par R. Durling, « A chronological census ... ». Ce volume fait partie de la bibliothèque de François Rasse des Neux, chirurgien protestant (vers 1525-1587), comme l'indique l'ex-libris : « *Franciscus rassius noëus, Cheirurgus parisiensis* ».

<i>in tabulas digesti</i>		
---------------------------	--	--

Ayant collaboré, avec Gemusaeus et Camerarius, à l'édition grecque de 1538, qui reprend en grande partie le texte de l'Aldine de 1525, mais avec des corrections, Fuchs mentionne souvent, dans ses commentaires, les corrections qu'il a constatées depuis, et qui sont destinées à l'amélioration du « codex Aldinus » et de la traduction de Cop, qui, selon lui, a pérennisé certaines erreurs. Il a par ailleurs consulté l'édition commentée de François Valleriole, et il entreprend un « dialogue » avec le médecin arlésien dans ces commentaires, surtout pour exprimer ses divergences, tout en le qualifiant, avec grand respect, de « optimus Franciscus ».

Si l'on compare minutieusement le texte de Cop et celui de Fuchs, parmi leurs nombreuses divergences, on en retient trois qui me semblent les plus importantes pour illustrer leurs options de traducteurs : d'abord, chez Cop, l'emploi de la litote est un phénomène quasi-systématique, là où Fuchs se contente de traduire le mot ou l'expression grecs précis ; ensuite, Cop privilégie ce que les grammairiens appellent la *κατεστραμμένη λέξις*, c'est-à-dire la phrase complexe qui met en évidence les rapports logiques implicites, tandis que Fuchs suit, la plupart du temps, la parataxe grecque ; enfin Cop a souvent tendance à la périphrase, à une langue plus analytique, ornée et littéraire, tandis que la langue de Fuchs est simple, voire austère. Malgré ces divergences, aucun des deux traducteurs ne « trahit » Galien.

Quelques exemples caractéristiques de litote, avec le texte grec de K. en regard :

K.	Cop	Fuchs
ἐναργῶς	<i>haud obscure</i>	<i>manifeste</i>
σπανιώτερον	<i>non crebro evenire solet</i>	<i>rarius</i>
τὸν αὐτὸν τρόπον	<i>neque diversa ab iis est</i>	<i>eodem modo</i>
κατὰ τὰ αὐτὰ ταῦτα	<i>haud aliter</i>	<i>simili ratione</i>
εὐλόγως	<i>haudquaquam absurdum</i>	<i>merito</i>
πολὺ ὑπάρχειν	<i>non parva ratio est</i>	<i>plurima ratio est</i>
Οἱ τε βλαισοὶ καὶ ῥαίβοι... χεῖρον ἐνεργοῦσι τοῖς σκέλεσι	<i>Vaciarum & variorum & plancorum crura minus expedite suo munere funguntur ; Cop est ici plus proche du sens de ἐνεργοῦσι et le choix de changer de sujet (« les membres » au lieu des patients) est plus judicieux pour la traduction française, qui pourrait donner : « les membres ... remplissent moins bien leur fonction/mission ».</i>	<i>Valgi & vari & planci, cruribus deterius incedunt</i>

Pour les rapports logiques dans la phrase, à savoir le passage de l'implicite, qui caractérise souvent le texte grec de Galien, à l'explicite, à l'aide de propositions subordonnées circonstancielles ou de connecteurs logiques, voici quelques d'exemples où cette tendance de Cop apparaît clairement :

K.	Cop	Fuchs
ὑπὸ τῆς φύσεως διαπλαττούσης τὰ μόρια (6, 861)	<i>Natura cum partes conformaret ; Cop transforme le complément d'agent en sujet et a recours à la subordination. Cela peut aussi faciliter la traduction en</i>	<i>A natura conformante partes</i>

	français : « la nature, quand elle a donné forme aux parties du corps, n'a rien fait au hasard ».	
ἀταλαιπώρως διαιτομένοις πληθωρικόν, ἔνδον μενόντων ὧν ἐχρῆν πονουμένων ἐκκενοῦσθαι (7, 16)	<i>Cum per ignaviam exercitationem neglexerit, ita enim retinentur in corpore ea quae per motum excerni oportebat ; cum, ita, per</i> mettent en évidence les rapports logiques de la phrase (cause, conséquence)	<i>vita ... exercitiis minime dedita, intus manentibus, quae laborantibus excerni oportebat ;</i> correspondance entre l'ablatif absolu latin et le génitif absolu grec
δεῖ δὲ αὐτὸ τοῦτο μαλακὸν εἶναι καὶ μὴ τελέως σκληρόν (7, 38)	<i>atque ita sit molle, ut absolutam duritiem non assequatur ;</i> la construction rend explicite le rapport cause/conséquence entre « mou » / « complètement dur », ainsi que le rapport chronologique (puisque'on parle des os des enfants, une évolution est en vue) ; en français on traduirait : « être [encore] mou, si bien qu'il n'est pas parvenu à endurcissement complet »	<i>molle... et non prorsus durum. ;</i> maintien de la coordination

La tendance généralement plus littéraire que littérale de Cop peut être démontrée à l'aide également de la comparaison de certains passages significatifs, comme les débuts et fins des traités. D'autres exemples illustrent l'emploi de la périphrase ou d'une phrase de transition, afin de faciliter la tâche du lecteur :

K.	Cop	Fuchs
Πρῶτον μὲν εἰπεῖν χρή, τί ποτε νόσημα καλοῦμεν, ἴν' ἢ δῆλον, ὑπὲρ οὐ σπουδάξει τὸ γρᾶμμα· (6, 836) Incipit du <i>De morborum differentiis</i>	<i>Quo dilucidius intelligantur ea, quae in hoc opere explicare decrevimus, protinus ab initio, quid sit morbus definiendum est ;</i>	<i>Primum quid morbum appellamus exponere oportet ut dilucide quae in hoc libro tractantur, intelligantur ;</i> transposition presque sans changement en latin, sans que cela altère pour autant la qualité de sa traduction
ἢ δηλονότι ὧνπερ ἢ ὑγεία συμμετρία, τούτων ἢ νόσος ἀμετρία (6, 838)	<i>Iam manifestum est in eisdem rebus, quum a iusto modo recedunt, morbum consistere, in quibus, quum modum servant, sanitas constituitur ;</i> Cop inverse également (sans raison apparente) l'ordre des mots et traduit avec des périphrases les notions de συμμετρία/ ἀμετρία. En français cela se traduirait par « s'écarter de la juste mesure/conservé la mesure ».	<i>Num scilicet, quarum sanitas moderatio est, in eorundem morbus immoderatio</i>

(ἰκανὸν ἔχουσης διάστημα) τῆς νοσώδους ἀμετρίας παρὰ τὴν ἀκριβῶς ὑγιεινὴν συμμετρίαν (6, 843)	<i>Ametria ... quae morbi nomine censeri queat... ab ea quae ad unguem salubris est symmetria</i>	<i>Morbosa immoderatio... ab exquisitae sana moderatione</i>
νόσημα οὕσα συμπτώματος (6, 860)	<i>haec morbi nomine censetur, a quo huiusmodi symptoma originem traxit ;</i> l'ajout du mot « origine » rend plus clair le sens de la phrase	<i>atque ita morbus symptomatis ;</i> le rapport entre νόσημα et σύμπτωμα demeure implicite
Ajout à 6, 876, avant le début du développement sur l'ὄφθαλμία (<i>lippitudo</i>) ²²	<i>Ita de oculis etiam et lippitudine dicendum est ;</i> phrase de transition qui n'existe pas dans les mss (comme le remarque Ricco), ni dans le texte de K., ni chez Fuchs.	
Εἰ μὴ μέλλοι τις ἐπ' αὐτοῖς ἐπὶ πλεῖστον γυμνάζεσθαι. (6, 880) Fin du <i>De morborum differentiis</i>	<i>Nisi exacta diligentia crebro in ipsis te exercere studueris ;</i> l'expression ἐπὶ πλεῖστον dans ce contexte prend le sens de « très scrupuleusement ». La construction de Cop, même si elle est moins simple, a l'avantage de traduire le verbe d'intention (voire de garantie pour l'avenir, μελλω), mais elle transforme la 3 ^e p.s. en 2 ^e et s'adresse directement au lecteur. L'ajout de l'adverbe <i>crebro</i> renforce le sens de μελλω + Infinitif	<i>nisi plurimum in illis se exercitaverit</i>

Enfin, on ne manquera pas de signaler encore un exemple de choix différent, non littéral, de Cop, pour l'expression περιττὸν ... μνημονεύειν, *silentio praeterire decrevi*, que l'on pourrait rendre en français par « passer sous silence » et remplacer ainsi « inutile de mentionner ».

3. Fuchs éditeur et commentateur

Dans son commentaire, Fuchs signale régulièrement les erreurs de l'édition aldine, les mêmes qu'on retrouve dans l'édition de Bâle de 1538, et qu'il n'avait pas alors constatées pour les corriger. Ces corrections, souvent basées sur la collation des mss, correspondent aux déclarations d'intention du traducteur, exprimées dans l'épître dédicatoire de son édition : réhabiliter l'enseignement de la médecine, *gravis disciplina qualis nostra*, en favorisant, bien sûr, l'utilisation du texte grec, qui reste le but ultime. Le latin qu'il propose servira d'abord à rectifier les erreurs ou omissions des éditions précédentes, et donc à rendre plus clair le propos de Galien, et ensuite, avant la transition complète vers le grec, à faciliter la vie des non-hellénistes. Le lecteur est incité à apprendre le grec pour lire les textes originaux : le travail de traducteur, même s'il reste une étape obligée, sera obsolète dans quelque temps, ce qui n'inspire d'ailleurs aucun regret à Fuchs, qui reste modeste dans ses déclarations : une traduction, pour lui, est indéniablement une tentative subjective ; les commentaires et

²² Cette phrase de transition ne se trouve pas dans les mss que nous avons collationnés pour le moment (Paris. gr. 2157, 2167 et 2169), ni dans les deux mss d'extraits, Paris. gr. 2332 et 2283, ni d'ailleurs dans la traduction latine de Diomedes Bonardus (Venise, Filippo Pinzi, 1490).

corrections visent à simplifier et à rendre accessible le texte, c'est donc un travail de « vulgarisation » ; le plaidoyer pour la méthode philologique rencontré chez Leoniceno est ici remplacé par une « incitation » à collationner des mss et à consulter les éditions grecques imprimées. Le travail d'édition, de commentaire et de traduction n'est pas une voie menant au pouvoir à travers le savoir, mais une ouverture pédagogique, contre la complication due à un langage hermétique ou à des commentaires accessibles aux seuls initiés :

Texte à corriger	Correction de Fuchs	Argumentation
<p>συμμετρίας ἢ διαφορὰ διττή, τὸ μὲν ὑπερβολή, τὸ δὲ ἔλλειψις (6, 842)</p>	<p><i>Moderatio bifariam</i> <i>corrumpitur</i> ; remplacer διαφορὰ par διαφθορά (Paris. gr. 2157 et 2167)</p>	<p>dans « graeco Aldino codice » on a commis l'erreur et ensuite Cop l'a pérennisée. La justification de cette correction est logique : l'excès et le manque ne sont pas des différences de la symétrie, mais plutôt de son contraire, l'<i>immoderatio</i>, puisqu'ils n'existent pas dans un état de juste mesure, mais quand celle-ci est détruite. Ainsi, quand les os, la chair ou tout autre corps simple <i>sensus</i> <i>judicio</i> est plus dense ou plus rare(fié) que le normal, il faut dire qu'ils subissent une affection, non qu'ils présentent une différence</p>
<p>Γένος δ'οὐδέν ἐστι νοσήματος, οὔτε ἐν τοῖς ἀπλοῖς σώμασιν οὔτε ἐν τοῖς συνθέτοις ἴδιον ἐκατέρων (6, 847)</p>	<p>La correction de certains éditeurs (Ricco, Sylvius, qui ne sont pas nommés) est à rejeter et le texte doit être maintenu, sans remplacer ἐκατέρων (<i>utrisque</i>) par ἐκατέρω (à traduire, selon eux, par <i>ultra</i>). Mais les éditeurs qui corrigent modifient aussi le sens du passage : <i>genus autem</i> <i>morbi nullum est ultra dicta,</i> <i>quod vel simplicibus corporibus,</i> <i>vel compositis proprium est</i> Les mss ne sont pas tous d'accord là-dessus (le Paris. gr. 2167 contient ἐκατέρων, les Paris. gr. 2157 et 2169 contiennent ἐκατέρω)²³</p>	<p>La traduction, attestée aussi chez Leoniceno et Cop, doit être : <i>nullum... est morbi genus neque in</i> <i>simplicibus ..neque in compositis,</i> <i>quod sit utrisque proprium</i> ; la correction ἴδιον ἐκατέρω (Fuchs traduit : <i>ultra proprium</i>) introduirait une contradiction : si quelque chose est « <i>proprium</i> » à une sorte de corps, il ne peut être « <i>proprium</i> » aussi à son contraire. Dans son commentaire, Fuchs a recours à la méthode aristotélicienne de la διαίρεσις, qui le conduit à définir le sens du mot <i>proprium</i> et à expliquer son choix par l'argument logique : s'il existe un « <i>genus morbi</i> <i>communis</i> », comme le dit Galien juste après, celui-ci ne peut exister seulement pour les corps simples ou pour les corps composés. D'ailleurs, Louis Duret note en marge de l'édition de Cop 1540 : « <i>quia in</i> <i>contrariis una eadem proprietatis non</i></p>

²³ Le Parisinus gr. 2283 contient la leçon παρὰ ταῦτα, qui pourrait correspondre à la traduction « *ultra dicta* » proposée par les éditeurs.

		invenitur ».
έρυθροειδής χιτών (7, 36)	<i>erytroides tunica</i> ; l'édition de 1538 à laquelle Fuchs a collaboré a έρυθροειδής, car elle suit l'erreur de l'Aldine ; έρυτροειδής est la leçon de mss Paris. gr. 2157 et 2169, έλυτροειδής de Paris. gr. 2167.	Argumentation étymologique et linguistique : le nom de cette membrane « enveloppante » n'est pas un dérivé de έρυθρός (rouge), mais de έλυτρον (enveloppe, fourreau), après remplacement de λ par ρ « attico more » : έλυτροειδής devient έρυτροειδής, d'où la confusion. Le mot désigne la forme de cette « protection » des organes génitaux. Comme argument supplémentaire, Fuchs emploie la métaphore de la cosse de fève ou du fourreau d'épée : <i>putaminis aut vaginae forma</i> .
Κόπος δ'ανάψει πυρετόν, κ'αν βραχύς, κ'αν όλιγοχροόνιος ή, κ'αν τής τοῦ σώματος ισχύος άσθενέστερος (7, 8)	Ce passage est inutile, il faut l'omettre ; mais Leoniceno le conserve, et Ricco le restitue en 1541, indiquant qu'il existe dans les mss, ce qui a été vérifié dans ceux collationnés à la BNF. La phrase est également maintenue dans l'édition grecque de 1538.	C'est une répétition inutile de l'Aldine, qui risque d'induire en erreur le lecteur, sauf si la formulation est interrogative : "Η τὸ μὲν γυμνάσιον, εἰ βραχυχροόνιον εἶη ... οὐκ ἂν ποτε κόπον ἐργάσεται [...] κόπος δ'ανάψει πυρετόν κ'αν βραχύς, κ'αν όλιγοχροόνιος ή, κ'αν τής τοῦ σώματος ισχύος άσθενέστερος [...] Pour mieux expliciter cette correction, Fuchs reformule la question, afin d'arriver à la réponse négative souhaitée : une fatigue brève, non durable, qui ne résiste pas à la force du corps humain ne saurait provoquer la fièvre (il en est de même pour l'exercice corporel avec les mêmes caractéristiques, comme Galien vient de le démontrer).

Le souci d'un texte latin le plus clair possible et la recherche de l'équivalence exacte entre le latin et le grec conduisent souvent Fuchs à formuler dans son commentaire des remarques lexicologiques, avec recours aux lexicographes grecs, notamment la Souda, qu'il cite à l'appui de ses propos. On retrouve dans ces remarques non seulement le traducteur méticuleux, mais aussi l'helléniste, qui oriente constamment son lecteur vers l'original grec :

K.	Commentaire
ἀλλ'εἴπερ ἡ ὑγεία τοῦτο, δῆλον ὡς ἡ νόσος τὸ ἐναντίον, ἥτοι κατασκευὴ τις παρὰ φύσιν, ἢ βλάβης ἐνεργείας αἰτία. δῆλον δὲ ὡς, εἰ καὶ διάθεσιν εἴποις παρὰ φύσιν ... δηλώσεις ταῦτό. (6, 837-838)	Galien emploie les mots διάθεσις et κατασκευή comme des synonymes. Fuchs renvoie au développement concernant ces deux notions au début du traité <i>Sur la différence des symptômes</i> , K. 7, 44-45, où la principale caractéristique de la διάθεσις par rapport au πάθος est sa persistance, après que

	<p>l'élément provoquant l'altération a disparu : παυσαμένου γὰρ τοῦ ἀλλοιοῦντος, ἢ περὶ τὸ παθὸν ἀλλοιώσις ὑπομένουσα, διάθεσις ἐστὶ τοῦ παθόντος. ὥστε ἐν αὐτῷ μὲν τῷ τρέπεσθαι ... καὶ κινεῖσθαι τὸ πάθος ἔχει τὴν γένεσιν, ἐν δὲ τῷ μένοντι καὶ σωζομένῳ περὶ τὸ ὑποκείμενον σῶμα τὴν διάθεσιν. Selon Fuchs, on distingue trois emplois du terme : primo, tout ce qui influe sur le corps, d'une façon ou d'une autre ; secundo, toute influence contre nature, maladie, cause, symptôme ; tertio, ce qui reste après la fin de la perturbation et le retour au repos ; c'est ce dernier emploi qui fait de διάθεσις un synonyme de κατασκευή, élément permanent et constant. Fuchs souligne également, à ce propos, la différence de l'emploi de διάθεσις chez Galien et chez Aristote.</p>
<p>Δευτέρα δὲ ἢ μετὰ τὴν ἀποκύησιν αὐτὴν... (7, 27)</p>	<p>Le sens de ἀποκύησις : en grec, c'est un synonyme de τόκος ; selon la Souda et Phavorinus²⁴, ἀποκυηθέν correspond à τεχθέν et ἀποκυήσκω à τίκτω ; en latin, la traduction est « <i>partus et non puerperium</i> ». Même si la nuance de sens est difficile à saisir, on pourrait supposer qu'avec cet éclaircissement Fuchs veut mettre l'accent sur un moment précis du processus de la naissance, celui où la sage-femme reçoit le nouveau-né, moment crucial pour le développement ultérieur du corps, moment où un geste maladroit peut être la cause de plusieurs malformations.</p>
<p>Οἷαι καὶ αἱ τυφώδεις καὶ πυρετώδεις ὀνομαζόμεναι (6, 850)</p>	<p>Fuchs insiste sur l'étymologie de l'adjectif τυφώδεις dont le sens chez Galien, au sein du développement sur les tumeurs, est différent de l'ordinaire. Chez les poètes, τυφῶς, τυφῶν, τυφωεύς est une divinité qui brûle tout sur son passage ; dans la langue grecque en général, ces mots ont une connotation de violence destructrice : la Souda donne κεραυνὸς βίαιος comme explication de τυφῶν. Phavorinus donne τύφω et καίω comme des synonymes et se réfère au mythe de Typhoeus, grâce à qui l'on explique l'existence de l'Etna en Sicile, ὄρος πυρικαές.²⁵ La connotation de</p>

²⁴ L'argument lexicologique et le choix de la traduction sont appuyés par cette référence à deux dictionnaires, dont la Souda est le plus connu. Quant à « Phavorinus », il s'agit en fait de Guarinus Camers (Favorino Varino, 1450-1537), évêque de Nocera, à qui l'on doit un *Λεξικὸν... τὸ μέγα καὶ πάνυ ὠφέλιμον, ... ἀπάσης τῆς ἑλληνικῆς φωνῆς ὑπόμνημα*, dont nous avons pu consulter l'édition de Bâle, 1538-1541, préfacée par J. Camerarius (première édition : Rome, 1523) : « ἀποκυηθέν (sic accent), τεχθέν. καὶ ἀποκυῖσκω, τὸ γεννῶ. καὶ ἀποκυῖσκει, τίκτει. »

²⁵ Le lexicographe précise que ce nom se présente sous diverses formes, suivant la terminaison, mais qu'il s'agit en fait de variantes : τυφωεύς, τυφῶν/τυφῶνος καὶ κατὰ κράσιν τυφῶν καὶ τυφῶς. Toutes les références mythologiques insistent sur le rapport avec le feu, la brûlure, ainsi que sur la violence de la guerre qui a opposé Zeus et Typhoeus, avec la défaite de ce dernier, « ὄθεν οἱ κεραυνοὶ ἐκ τοῦ ἀέρος πίπτουσι ». Cependant, l'explication de

	<p>« brûlure, feu » est confirmée, selon Fuchs, par la leçon καύματα qui remplace τυφώδεις « dans certains mss » et la leçon πυρακτώσεις qui remplace πυρετώδεις (Fuchs écrit πυρατώδεις), même s'il ne s'agit que de gloses marginales dues « à des copistes inexpérimentés ». Grâce à ces remarques, nous avons une perception globale du travail de Fuchs : de la traduction, il passe au commentaire lexicologique et philologique, aux références de culture générale (les auteurs chez qui les mots de cette famille sont attestés) et aux remarques d'éditeur de texte, avec les allusions aux leçons des mss, insatisfaisantes en tant que telles, puisque le texte doit être maintenu tel quel, mais utiles pour la compréhension.</p>
--	---

III. Les traducteurs de la Renaissance et le traducteur d'aujourd'hui

Confronté à ces trois traductions émanant de trois humanistes dont les méthodes de travail et le milieu culturel divergent, mais les objectifs convergent, le traducteur moderne sera d'abord tenté d'établir une hiérarchie entre les trois versions, selon sa propre formation et la langue de traduction. Cependant, au-delà du jugement porté sur telle ou telle version, ces traductions de la Renaissance nous rappellent que les principes qui les ont guidées restent pratiquement les mêmes jusqu'à nos jours. L'exercice auquel Leonicensis, Cop et Fuchs se sont adonnés est un travail d'appropriation du texte grec, mais aussi un effort pour le dépasser, à travers l'utilisation du latin, langue de commodité pour un helléniste, mais unique langue d'apprentissage de la « vérité » médicale de Galien pour un non-helléniste. La traduction en tant que médiation est aussi le travail auquel nous nous livrons aujourd'hui, quand nous essayons de passer du grec à nos langues modernes respectives. Plus particulièrement pour le traducteur en langue française, les choix de Cop que nous avons soulignés ci-dessus reflètent l'effort plus marqué de l'humanisme français de dépasser le latin et de donner à la langue française ses lettres de noblesse littéraires et scientifiques. Si la *Défense et illustration* de du Bellay est avant tout un manifeste poétique, on peut voir en elle un manifeste linguistique au sens plus large du terme, dont les idées existaient déjà en germe dans les préoccupations de Budé sur le latin et d'Étienne Dolet sur la traduction²⁶ : il s'agit de se débarrasser de la scolastique du Moyen-Âge (qui s'exprime en latin « scolastique », selon les humanistes) ou de la simple imitation des Anciens, notamment de Cicéron, pour écrire et traduire dans une langue originale.

Phavorinus n'éclaire que partiellement le sens de l'adjectif employé par Galien : Fuchs souligne la particularité de Galien, qui ne se réfère pas à une chaleur « exhalée », comme le font les interprétations conventionnelles, mais aux conséquences d'une exposition durable du corps humain au soleil brûlant, à savoir au contact entre la source de chaleur et le corps qui en est affecté.

²⁶ Étienne Dolet (1509-1546) écrit en 1540 *La manière de bien traduire d'une langue en autre*, qui se veut un guide de la bonne traduction fondée sur la liberté, à savoir la fin du « verbum pro verbo » pratiqué au Moyen-Âge, et sur le respect de l'original, dont la compréhension présuppose une parfaite connaissance des deux langues. Ces principes élémentaires, qui semblent aller de soi pour les traducteurs de nos jours, sont novateurs au 16^e siècle et vont de pair, chez Dolet, avec la promotion et l'enrichissement des langues vulgaires.

En lisant la préface de Cop à sa traduction de Paul d'Égine (1511-1512), où l'humaniste bâlois exprime ses convictions²⁷, on voit bien que son entreprise de traduction des textes médicaux émane de son désir de les élever au rang des œuvres littéraires, rhétoriques et poétiques, « restaurées grâce aux soins d'Alde Manuce ». Il se propose donc de déployer l'énergie et l'éloquence nécessaires pour rester fidèle au grec et offrir au lecteur une traduction tant littérale que littéraire, ce qui explique aussi son véritable souci de la langue et du style. Face à lui, Fuchs tente surtout d'effacer l'impact des « mauvaises transmissions » du texte galénique, dues, selon lui, d'abord aux Arabes et ensuite à ceux qui, connaissant mal le grec, sont passés directement de l'arabe au latin.

Bien sûr, le latin des humanistes reste une « chimère créée de pièces et de morceaux », un langage artificiel²⁸. Mais il n'a rien du jargon scolastique, celui des « écumeurs de latin » dont Rabelais se moque dans l'épisode de l'écolier limousin (*Pantagruel*, c.6) : les traductions de Galien que la Renaissance nous a données remplissent leur mission d'offrir non seulement des versions latines du grec, mais aussi le goût de la langue grecque elle-même, ce qui est le but ultime de toute entreprise humaniste. Les trois traducteurs nous disent la même chose : en fin de compte, tout galéniste (et tout médecin qui se respecte) deviendra helléniste.

Le philologue Leoniceno, le littéraire-militant humaniste Cop et le naturaliste Fuchs ont désiré transmettre cette science médicale qu'ils ont choisie, étudiée et pratiquée durant leur vie. Tous les trois font revivre le texte grec, investi, à travers leurs traductions, d'une nouvelle modernité, car il sert, comme le dit Cop dans la préface mentionnée auparavant, à associer la formation de l'esprit et le soin pour le corps ; cette dualité mène à la connaissance de soi, qui ne s'opère pas uniquement par l'étude de la philosophie : « itaque nemo se philosophum recte profitebitur, nisi medicinam quoque didicerit ». On retrouve ici l'idéal humaniste exprimé plus tard par Rabelais, dans la lettre de Gargantua à Pantagruel (*Pantagruel*, c.8) : profonde connaissance des langues, surtout du grec, associée à une grande maîtrise des sciences et des techniques, parmi lesquelles la médecine obtient une place prépondérante.

L'étude de nos traducteurs nous a aussi montré une Europe du 16^e siècle qui constitue un terrain propice au débat d'idées, où la transmission du savoir des Anciens devient un patrimoine commun vivant. À cette époque-là les traducteurs, qui sont en même temps éditeurs et « transformateurs » du texte grec, donnent ainsi une nouvelle vie à Galien, une nouvelle jeunesse à la médecine ternie souvent par des interprétations scolastiques faites dans un jargon coupé du monde. Nous, éditeurs et traducteurs de ces mêmes textes grecs, sommes donc en présence de la richesse de cette Europe où « toutes les disciplines sont restituées, les langues instaurées [...], les impressions tant élégantes et correctes en usance [...]. Tout le

²⁷ « Il suo credo umanistico », selon S. Fortuna, « Wilhelm Kopp possessore del Par. gr. 2254 e 2255 ? Ricerche sulla sua traduzione del *De victus ratione in morbis acutis* di Ippocrate », *MedSec*, 13, 1, 2001, p. 55, n. 3. Pour les idées de Cop et le contexte idéologique des traductions des humanistes, voir aussi S. Fortuna, « Les traductions du *Pronostic* d'Hippocrate par les humanistes », in A. Thivel et A. Zucker (éd.), *Actes du Xème colloque international hippocratique (Nice, 6-8 octobre 1999)*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice-Sophia Antipolis, 2002, p. 793-813.

²⁸ J-F Maillard, J. Keckskeméri, C. Magnien, M. Portalier (éd.), *La France ...*, p. X-XVII. La pratique du grec sans médiation a des effets bénéfiques aussi sur le latin, régénéré dans un but d'union entre les lettres grecques et latines, de diffusion de la culture générale sans recours à des jargons spécialisés hermétiques et d'ouverture, pour ce qui concerne les humanistes français, vers la langue, la culture et l'éloquence françaises.

monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples » et où l'on ne trouve plus personne qui « ne soit expoli en l'officine de Minerve » (*Pantagruel*, c.8), ni d'ailleurs à celle de la vérité qui émerge des médecins grecs et qui éclaire désormais les « *medicinae studiosi* », ainsi que tous ceux qui partagent l'instruction et la culture humanistes.